

HISTOIRE DE COUR SUR HEURE.

Sous le pseudonyme de Pierre de cour, nous avons fait paraître, avant la défunte guerre, quelques articles sur l'histoire de Cour- Sur- Heure. De nombreuses personnes nous ayant demandé de compléter l'œuvre commencée, nous nous proposons de leur donner satisfaction en publiant régulièrement une chronique archéologique sur la commune.

Peu de villages peuvent se prévaloir d'un passé aussi curieux dans sa diversité. Aussi, comprenons-nous sans peine le désir d'exprimer par ceux qui avaient lu nos premières chroniques et dont la curiosité avait été éveillée par des révélations insoupçonnées. Bien des étrangers nous avaient également marqué leur satisfaction après lecture de ces articles.

Non seulement les adultes liront avec intérêt ces chroniques, mais aussi la jeunesse et pourquoi pas, les élèves de nos écoles qui trouveront dans l'histoire locale une préparation à l'étude de l'histoire de Belgique, de la géographie et des sciences.

Nous conseillons vivement de découper ces articles, de les numéroter et de les classer dans une farde. Le tout formera ainsi un fascicule plein d'intérêt.

COUR SUR HEURE OU COURT SUR HEURE ?

En compulsant les feuillets, patinés par le temps, du dossier des archives paroissiales, on remarque que pendant très longtemps, des siècles même, on est resté indécis sur l'orthographe à donner au nom de notre village. On écrivait indifféremment cour et court.

Voici quelques exemples pris dans des douzaines : en 1540, le testament de Jean De Glymes, chanoine de la collégiale St Bartholomé à Liège, seigneur temporel de cour....En 1577, acte du greffe scabinal de Berzée portant constitution de rentes pour Noël Vitoux de Berzée, lequel a reçu de Balthazar de villers, mambour de la chapelle Notre Dame à court, la somme de 48 florins. Le 28 mars 1588, copie du testament d'Antoine De Glyme, seigneur de court.

Le 18 février 1687, une dime de foin de sept enclos et prairies a été abandonnée au curé dudit lieu de court par Don Emmanuel de Noville, abbé d'Aulne. En 1758, registre concernant lesd biens et revenus de la cure de cour sur heure, renouvelée par moi Paul Joseph Hancart, curé dudit lieu, etc....

Cependant, selon que l'on adopte l'une ou l'autre de ces formes, l'étymologie est toute différente : cour servirait à désigner la cour de justice. L'on sait que, à la tête de la commune, se trouvaient le mayeur et les échevins, nommés par le seigneur, et que, réunis, ils formaient la cour de justice. Dans ce cas, cour viendrait du latin curia. Il est vrai qu'il existait une cour de justice dans chaque seigneurie ; mais la cour de justice de cour jouissait de privilèges spéciaux : elle ne devait rendre compte de ses jugements à aucun autre tribunal, et elle prenait sous sa protection ceux qui, pour échapper à la justice de leur juridiction, venaient se réfugier sur son territoire. De là, l'expression souvent répétée encore de nos jours : cour sur heure terre franche. Voici un trait typique : un ouvrier ayant durement frappé son maître, M. Tellier, de Gozée, vint se réfugier à cour ou il ne fut pas inquiété.

Si l'on admet court, ce mot résulte d'une abréviation de courtil. On donnait le nom de courtil aux jardins des colons dépendant d'une villa romaine agricole. Or, vingt minutes à peine séparaient notre village de la ville romaine de Péruwelz. Il est donc plausible que des colons habitaient chez nous. Et de fait, une longue bande terre surplombant la rive gauche de la vallée porte encore le nom de court de Viscourt et de walcourt, qui se trouvaient dans le rayon de la même villa. Qui détient la bonne solution ? Après ces deux thèses exposées, bien osé qui voudrait le prétendre. Ce pendant la première version l'a emporté et aujourd'hui, il est d'usage courant d'écrire cour. Eh bien alors : vive Cour !

Quant au complément 'sur heure', l'on n'est pas plus d'accord sur l'origine. Les uns tirent le mot 'Heure' du latin hora qui signifie limite ou frontière. Ils s'appuient sur le fait que la rivière qui porte le nom de 'Eau d'Heure' faisait la limite entre cour et thy le château. Je ne peux me rallier à cette interprétation qui ne serait valable que pour cour, la rivière arrosant bien d'autres communes sans qu'on y retrouve cette particularité géographique.

J'opine sur la tradition selon laquelle 'heure' tirerait son nom du fait souvent contrôlé qu'une pluie diluvienne d'une bonne heure suffit pour la faire sortir de son lit.

LA FORMATION DU SITE

Il y a des milliers et des milliers d'années, la vallée de l'Eau d'heure n'existait pas. Les deux rives opposées étaient soudées. Le sol devait présenter l'aspect d'une cuvette allongée, orientée du nord au sud. Pendant très longtemps, cette cuvette a été remplie d'eau comme l'étaient la plupart de nos vallées au temps des grottes.

On trouve en effet sur les Hayettes, à même le sol et en fouillant la couche arable, de très nombreux galets ou cailloux aux arêtes arrondies par le frottement des eaux et en tous points semblables à ceux que l'on voit dans le fond de la rivière. Lorsque vous gravirez la côte de l'Hurlugeai, à mi-chemin du raidillon, sur votre droite, vous verrez une très grosse pierre bizarre par ses couleurs. Arrêtez-vous : c'est un magnifique poudingue. Observez-en la structure. Remarquez qu'il est formé de nombreux petits cailloux réunis par du ciment très dur. Cette agglutination s'est produite par un séjour prolongé dans une eau saturée de sels minéraux. Les mollusques et les infusoires y pullulaient. Peu à peu, cet amalgame s'est asséché, les mollusques et les infusoires se sont pétrifiés. Telle est en quelques mots l'origine de nos pierres calcaires. Les cheminées et les tablettes des fenêtres de la maison de l'école, en pierre de cour, laissent voir de façon apparente les fossiles caractéristiques du dévonien moyen, notamment les spirifères à ailes droites avec huit plis marqués et les polypiers.

D'autre part on sait que la surface de la terre subit sans cesse des plissements. Ce sont des plissements qui ont provoqué une cassure dans l'écorce terrestre. La cuvette s'est alors séparée et la vallée était formée. Cette cassure est très apparente chez nous. En effet, des deux côtés de la vallée, les bancs de roches se retrouvent identiques.

La vallée ainsi formée a reçu au cours de nombreux millénaires les eaux d'alluvions venant du cours supérieur et apportant avec elle des terres argileuses arrachées aux déclivités qui forment ses rives. Cette action constructive se continue encore de nos jours à chaque inondation. Et voilà comment se sont formées ces belles et riches prairies naturelles qui marquent le fond de la vallée.

Il est curieux d'observer de quelle façon la stratification des roches s'est opérée. Ici, les bancs sont inclinés à gauche, plus loin à droite là, ils sont presque verticaux ; ailleurs, ils s'enchevêtrent ; parfois ils sont incurvés en fléchissant vers le milieu. Cette disposition a parfois rendu difficile l'exploitation de certaines couches.

Au point de vue de sa composition, le territoire de notre commune se partage en trois zones bien distinctes ; les terrains calcaires, les terrains argileux et les terrains schisteux.

Dans la précédente chronique, nous avons expliqué la présence et la formation du calcaire. L'argile est une roche primitive à base d'aluminium. La zone argileuse s'étend dans la plaine ondulée vers Thuillies ou elle voisine et se confond avec la riche contrée que l'on a dénommée l'enclave du pays de Liège. Cette argile n'a pas partout la même pureté : le long du chemin de Rognée, à proximité du bois de Peruwelz on trouve à fleur de terre, de l'argile plastique blanche pour laquelle la qualité s'améliore en profondeur. Le schiste qui couvre environs la moitié de l'étendue de notre territoire, n'est autre que l'argile comprimée par les plissements terrestres. En se désagrégant, le schiste redevient une argile rougeâtre de médiocre qualité.

Dans les 495 ha de notre commune, la flore est loin d'être uniforme ; cela dépend de ce que le sol n'a pas partout la même composition physique, chimique et minéralogique. Selon la nature du terrain, se sont formées des associations végétales. Dans la vallée, formée d'un limon fertile la seule culture qui convienne est la prairie.

Dans la région argileuse, la betterave, le blé, le lin et les pois trouvent leur habitat idéal. Mais les pommes de terre, l'épautre et le seigle se cultivent sur les terres schisteuses des Hayettes et le calcaire de la Falise.

En certains endroits, le sol de la vallée est tout à fait imperméable dans ces bas-fonds humides, tels le breucq, Martimpré et la Prée, le roseau, les joncs et autres plantes aquatiques poussent naturellement. Les épines, les mûriers et surtout les genêts ont spontanément développé leurs racines dans les terrains schisteux des Hayettes et de la route du Hameau, parce que ce sont des plantes calcifuges. De même, si nous

trouvons des digitales, des myrtilliers, des fougères dans le schiste de bois jacques et du bois communal, nous ne rencontrons aucune de ces plantes sur le territoire calcaire de la Falise, parce que ce sont aussi des plantes calcifuges. Par contre nous trouvons sur ce dernier des plantes calcicoles, qui recherchent le calcaire, tels les grandes marguerites et le serpolet qui, en été, trouve de grandes taches mauve le vert fané des prairies. C'est dans les terrains schisteux de nos bois que l'eau des pluies s'infiltrer et, rencontrant une couche imperméable grignote lentement les roches tendres, forme des nappes aquifères souterraines qui alimentent les réservoirs de notre distribution ou viennent sourdre à chaque pas dans des talus de Hurlugeai et de la route de ' Hameau ' d'où elles ruissellent en cascates sur les aspérités des 'urées'.

LE CHATEAU OU MIEUX, CHATEAUX.

Car il y eut deux châteaux. Le premier, véritable château féodal, s'élevait à pic au dessus de la falaise qui forme, à droite, l'entrée du cul de sac, à l'endroit même où l'on trouve une carrière abandonnée. Il était défendu par la vallée au fond de laquelle coule l'eau d'heure. Il n'est pas interdit de supposer que les deux murailles en pierres qui baignent dans la rivière, au pied de l'escarpement, sur les deux rives opposées, soient les vestiges des assises d'une voie d'accès au château.

Lorsque, il y a trois quarts de siècles, on a commencé l'extraction de la pierre, on voyait encore les fondations de l'ancienne forteresse, notamment une immense voûte construite en pierres qui abritait une vaste cave creusés à même le roc. Comme presque tous leurs congénères, ces vestiges d'un temps depuis longtemps révolu, sont tombés sous les coups des pioches et des marteaux, ou ont sauté par les déflagrations la poudre. Le second château a été construit au II siècles dans le fond de la vallée. L'on croit qu'il a été incendié au XIII siècles qu'il fut rebâti dans ses dispositions actuelles au XV siècles. Le nouveau corps de logis a été construit par le seigneur Antoine De Glymes.

En effet, dans son testament en date du 15 mars 1588, on lit : ' de ma maison, jardins et édifices quelconques, réservez le nouveau quartier de logis, par moi édifié, duquel, haut et bas, ma femme Jeanne de Fero, jouira sa vie tout seulement.

Mais combien le manoir d'avant l'incendie était plus important que le château actuel !

La demeure seigneuriale occupait tout le fond. Les linteaux des fenêtres montrent combien nombreux étaient les appartements.

Cette demeure était défendue par une herse en fer qu'on relevait et abaissait à volonté et que retenaient deux haute murailles surmontées de créneaux.

Les oubliettes, les terribles oubliettes dont le nom seul donne le frisson, devaient se trouver sous ce qui est aujourd'hui la laiterie, dont certaines dalles du pavement rendent un son creux.

L'imagination se plaît à évoquer, derrière ces petites fenêtres, solidement protégées par des barreaux de fer, les silhouettes des seigneurs des gens de leur suite, ou réunis près de l'âtre qui pétille, les habitants du château écoutaient les exploits des trouvères et leurs langoureuses plaintes.

Ce qui reste du château du XI siècles est encore imposant. La façade massive est flanquée de deux grosses tours cylindriques percées de meurtrières par lesquelles les défenseurs lançaient sur les assaillants leurs flèches et leurs javelots. La tour de droite a été dénommée, on ne sait pourquoi, la tour des revenants. Une autre tour de moindres dimensions, protégeait le côté sud ; elle abrite aujourd'hui les meubles d'un vieux moulin. Deux autres tours ont disparu : l'une à l'intérieur de la cour près de la grange à l'extérieur, défendait le château du côté de la rivière. Le donjon carré au pied de l'ancienne habitation, en haut duquel les soldats faisaient le guet la nuit et le jour, est toujours debout, en parfait état de conservation.

L'aspect intérieur reste impressionnant. Mais combien il est regrettable que l'on ait, pour les besoins de la ferme, construit contre l'ancienne demeure seigneuriale, cet affreux appentis en briques qui détruit l'harmonie de la cour intérieur.

LES SEIGNEURS histoire de cour – sur – heure.

Jusqu'à présent, nul document connu ne nous renseigne sur les seigneurs qui ont habité le château du 11ème siècle. Nos archives paroissiales sont également muettes sur ce point, quant aux seigneurs des XIV siècles et XV siècle. Le premier seigneur dont il est fait mention est le chevalier Antoine Botillart qui, par un acte passé devant la cour féodale de Namur, le 14 juin 1511, céda le fief de Cour sur heure à Antoine de Glimes, fils de Baudhuin de Glimes de Brabant.

La famille de Glimes était de noblesse titrée : les seigneurs portaient la couronne comtale. Ces seigneurs possédant de nombreux fiefs qu'il est intéressant de connaître : spiennes possédait une chapelle sépulcrale par la famille de Glimes ; en 1380, Châtelineau appartenait à la famille de Glimes, qu'elle donna en 1466 à Baudouin de Hmière, en considération des plaisirs et des services qu'elle en avait reçus ; en 1483, Jacques de Glimes vendit la seigneurie de Rance à Guillaume de Croy ; on sait que le château de l'ancienne famille de semoignes à Momignies, appartenait au comte de Glime, ainsi que Mellet et une maison de campagne à Montignies – sur – sambre. La famille de Glimes conserva la seigneurie de Cour sur heure jusqu'au mariage de Jeanne de Glimes, le 30 juillet 1630 avec messire Jacques Baudreghien de Gomenpont, hameau d'Ostiches, près de Ath.

Tous deux furent inhumés à cour sur heure ainsi que l'atteste la pierre tombale dressée près de la chaire de vérité. On peut y lire en effet : Ici gît Messire Jacques de Baudreghien, seigneur de Gomenpont mort le 21 ème de xbre 1683 et Mme de Glimes, dame de Cour sur Heure, sa femme, morte le 8 eme de 1650. Cette pierre servait de dalle dans le porche de l'ancienne église ; ce qui laisse croire qu'elle recouvrait les corps de ces anciens seigneurs.

Les Baudreghien gardèrent la seigneurie de Cour sur heure jusqu'à la révolution française (1796).

On mentionne alors les noms de Montalto et grand propriétaire terrien Hercolani. Aujourd'hui, cette ferme château est devenue la propriété de M. Solvay qu'il a restaurée et dont il a sensiblement amélioré le corps de logis.

Par une copie de son testament en date du 28 mars 1588, Antoine de Glimes, seigneur de Cour sur Heure ' de par le gré libre et consentement mutuel de Mme Jeanne de Ferro, sa bonne épouse et fidèle compagne', lègue à sa femme le nouveau quartier de logis, pour en jouir sa vie durant ; il teste aussi en faveur de frère Jean, chanoine de la collégiale st Bartholomé à Liège ; à Servais son frère et ses héritiers, il lègue la terre et la seigneurie de Cour.

Le 3 août 1590, Lambert Lyon de la cour de Liège, reçoit le testament de Jean de Glimes, chanoine de Liège. Par ce testament Jean de Glimes demande à être enterré à la collégiale de Liège ou, s'il y a opposition de la part du chapitre, en l'église de cour, auquel cas ses funérailles se feront sans pompe. Sa demande a du être agréée car on ne trouve nulle trace de ses funérailles chez nous. Il institue son héritier Servais de Glimes son frère Maître Guilhelme de la marche est désigné comme exécuteur testamentaire. Celui-ci recevra la maison qu'il habite, qui appartient à Jean de Glimes à charge pour lui d'accorder des rentes pour la décoration et les réparations de l'église de cour. Il laisse un capital de 200 florins pour fonder à cour une messe chaque jeudi pour son âme et celle de ses un autre capital de 200 florins pour rentes à distribuer chaque année aux pauvres de Cour ; en outre, le jour de ses funérailles, on distribue aux pauvres de cour un muid (ancienne mesure de capacité pour les grains d'une valeur de 30 à 40 hectolitres) de grain. Il est également fait mention d'autres libéralités, dont nous parlerons en temps opportun.

Depuis longtemps, les habitants de Cour sur heure demandaient une église et un curé. Comme ils faisaient valoir l'éloignement et surtout les débordements de l'Eau d'Heure (les ponts en pierres n'existaient pas) qui les empêchaient de remplir leurs devoirs religieux dans la paroisse de Berzée à laquelle ils étaient rattaché.

Les autorités ecclésiastiques exigeaient une rente annuelle 100 florins pour subvenir l'existence d'un curé ainsi qu'un curé et un jardin. Afin de donner satisfaction aux gens de cour, y a lieu de croire que les seigneurs de Glimes se sont accordés.

Par acte de greffe scabinal cour, en date du 8 mai 1589, chanoine Jean de Glimes s'engage à payer une rente de 30 florins il donne en garantie sa prairie de Martinpré.

Le 8 mai 1589, par un acte de greffe scabinal de cour, Antoine de Glimes a légué 52 florins de rentes pour l'église.

Dans le même acte du 8 mai 1589, on apprend que la chapelle de cour a érigée par Servais de Glimes. Une cure communiquant avec le château par un souterrain a aussi été bâties.

D'autres rentes sont venues s'ajouter, celles notamment constituées pour Noël Vitoux qui s'engage à payer 3 florins 20 patars chaque année à la Saint- Jean.

Le 12 juin 1589, Jean de Glimes et la communauté s'engagent à prendre leur charge et à perpétuer l'entretien de l'église ainsi que les frais du culte.

Les conditions étant ainsi remplies, le 12 juin 1589, Mgr François de Wallon Capelle, évêque de Namur, démembra la paroisse de Berzée et érigea la paroisse de Cour sur Heure.

L'ÉGLISE DU 16ÈME SIÈCLE.

Nombreux sont encore ceux qui ont connu cette vieille église de chez nous. Bâtie ainsi que nous l'avons dit au XVI^e siècle par le seigneur Servais de Glimes, elle fut restaurée en 1880 d'après les plans de l'architecte Cador de Charleroi.

C'était une construction quelconque de style roman. Le clocher haut en pointe, s'élevait en promontoire avancé sur la rue. Il n'y avait pas de transept, seulement une nef et le chœur, ce qui faisait dire : ' dans l'église de Cour sur Heure '.

Quand on rentre, on est dans ' l'chœur '.

Les riches boiseries de style renaissance attiraient l'attention.

Le maître – autel monumental, flanqué de colonnades élancées, et que couronnait un dais merveilleux, s'élevait jusqu'à la voûte. Une statue toute blanche de St Jean Baptiste, trônait dans une niche au – dessus du tabernacle. Des hauts panneaux aux frontons fouillés, lambrissaient les murs du chœur et réunissaient l'autel principal aux autels latéraux de même style. Une douzaine de bancs massifs finement sculptés complétaient harmonieusement l'ensemble de ce riche mobilier. Le jubé courait sur toute la largeur dans le fond de l'église et s'avancé profondément dans le nef. Les murs tout nus, tout blancs, mettaient en plus grande valeur encore, en les accentuant, tous ces chefs d'œuvres de la sculpture. En pénétrant dans ce sanctuaire archaïque dans la clarté avare que tamaisaient parcimonieusement les grisailles des petites fenêtres romane on avait l'impression d'être soudain transporté dans un lointain et mystérieux passé.

UN SQUELETTE DANS LE CHŒUR.

La vieille église fut démolie en 1905. En enlevant les dalles du chœur les ouvriers eurent leur attention attirée par un grand encadrement rectangulaire formé de quatre dalles, remplie de sable. Était – ce une tombe ?? Avec Monsieur le curé, nous avons fait enlever ce sable avec précaution. Les prévisions étaient exactes. A un mètre de profondeur environ, on mit à découvert un squelette en parfaite état de conservation. Les tibias et les fémurs témoignent qu'ils avaient appartenu à un homme de puissante stature. Le crâne, couleur ivoire, était particulièrement bien conservé : un crâne volumineux au menton proéminent, autoritaire. De qui s'agissait – il ? Un document va nous renseigner : dans son testament en date du 28 mars 1588, ' Antoine de Glimes élit sa sépulture en la chapelle Monsieur St Jean Baptiste, lieu de cour '. Nul doute, nous nous trouvons devant les restes du seigneur de Cour, Antoine de Glimes. C'était du reste un usage répandu d'inhumer le corps des seigneurs dans le chœur de l'église, dans une fosse remplie de sable, comme cela se faisait aussi pour les abbés dans leurs abbayes.

Religieusement, nous avons réintégré ces vénérables ossements dans leur suaire de sable, ou, depuis trois cent ans, ils avaient trouvé un absolu de repos, et avons comblé la fosse.

Une petite croix gravée dans un carreaux du pavement du côté gauche du transept de la nouvelle église, marque l'emplacement ou gît toujours celui qui fut le grand , le richissime comte Antoine de Glimes, seigneur de Cour sur Heure.

LA NOUVELLE ÉGLISE.

L'église actuelle fut construite en 1905 par Monsieur le curé Rasmont. Les plans ont été dressés par Monsieur L'architecte Leborgne de Gilly.

L'entreprise a été confiée à Monsieur Monseu entrepreneur à Gozée pour la somme de 40.000 frs. Il est curieux d'apprendre que la première souscription en vue d'une nouvelle église fut celle de M. de Cordoba, de noblesse espagnole qui, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle était propriétaire du château.

En 1880, Monsieur le curé Lemoine et Monsieur L. Meunier se rendirent en Espagne pour prendre possession de cette souscription s'élevant à 2000 Frs, somme assez coquette à cette époque. Vu de la vallée, c'est un petit édifice élégant avec sa tour massive plantée au pied du chœur. L'extérieur est en beaux moellons de Denée .Il est de style semi – romaine l'intérieur affecte la forme de la croix latine. Primitivement, les murs étaient plafonnés. L'humidité occasionnant dans le plâtrage de sérieusement dégradations, M. Hennebert fit mettre les pierres brutes à nu . Empressons-nous de dire que l'église y a gagné en beauté. C'est un petit bijou disait Monsieur Rasneur lors d'une visite à Cour. Pour la même raison, le chemin de croix polychromé a été remplacé par des stations sculptées dans la pierre blanche de France, par le sculpteur G. de Koning de l'école de Maredsous (M.

Dellule). Des spécialistes de l'école St de Tournai ont fait un judicieux réemploi du mobilier de l'ancienne église (M. Hennebert). Les lambris du chœur ont été complétés et prolongés dans le transept par M. Dupaix. Des trois cloches qu'abrite le clocher, deux ont été enlevées par les allemands en 1942. M. Enkens en a remplacé une. On doit mentionner trois pierres tombales avec les armoires des anciens seigneurs. Les fonds baptismaux très anciens sont de style roman. L'église est dédiée à St Jean baptiste. La statue du saint est un précieux spécimen du travail sur bois du XVI siècle. Elle est l'objet d'un culte spécial de la part des parents qui viennent prier le saint de protéger leurs enfants de la peur.

L'ANCIENNE CURE..

Une inscription latine au – dessus de la porte portant le n. 23 de la rue de Marbaix a déjà intrigué beaucoup de personnes. Nombreux aussi sont les étrangers qui, voyant ce chronogramme, viennent sonner à la porte croyant s'adresser au presbytère. Ceux –ci se trompent qu'à demi puisque cette habitation est l'ancienne cure.

Voici ce chronogramme : PaX e CaeLo hUIc doMUI ; ce qui signifie : la paix du ciel dans cette maison. Faites la somme des grandes lettres qui sont des chiffres romains et vous apprendrez en quelle année cette habitation a été construite. Voici pour les non initiés la valeur de ces chiffres : I= 1 ; X= 10 ; L= 50 ; C= 100 ; M= 1000. Si votre opération est exacte, vous avez trouvé 1772.

Voici un autre chronogramme surmontant la porte de la façade de derrière aUXILiante deo confeCtUM. Je traduis : construite avec l'aide de dieu. L'addition des chiffres romains donne 1772. C'est en effet en 1772 que le curé Paul Hancart fit construire cette cure pour remplacer celle du XVI siècle vétuste et exigüe.

En 1794, lorsque la France envahit la Belgique, Holler venant de Vireux à la tête d'un régiment dit des sans – culottes arriva à Cour. Sans doute trouva – t – il le presbytère à son goût, car à la manière des occupants il s'y installa. Il laissa néanmoins quelque pièces à la disposition du curé. Cette cohabitation fut de courte durée : le curé prit domicile dans la maison d'en face. Quelque années après, le curé ayant refusé l'obédience, c'est-à-dire l'obéissance à la France, vit ses biens confisqués. La cure fut mise en vente et achetée par Rogneau de Ragnie beau - frère de Hollert qui se fixa définitivement dans cette maison.

Il fut successivement maire sous la domination française, maieur sous la réunion à la Hollande (de 1815 à 1830) et bourgmestre sous la Belgique indépendante.

En 1945, le ministre de l'instruction publique, envoya l'un de ses photographes demander l'autorisation de prendre quelques vues intéressantes de cette maison, notamment une sanguine murale représentant la conversation de St Paul (patron du curé bâtisseur), une cheminée en chêne de style Louis XV, deux buffets muraux de style Louis XVI et la rampe d'escalier qu'on pourrait qualifier de monumentale avec ses 50 fuseaux massifs et son départ magnifique.

Ces photos se trouvent aux musées royaux d'art et d'histoire du cinquantième à Bruxelles.

HOSTON ET MALAKOF.

Chacun de nous connaît Hoston, vieille demeure abandonnée depuis une quarantaine d'année, au fond d'un enclos le long de la route de Hameau. Quelques vestiges de murs branlants et des voûtes vétustes ont survécu.

C'était une métairie. Le seigneur de Baudreghien vendit Hoston à Sottiaux qui, lui – même céda la propriété à Andouche. Elle appartient encore aux descendants de cette famille. La maison D'Hoston a été bâtie en 1762 ainsi qu'en témoigne ce chronogramme sur une pierre angulaire de la façade : DieU est le proteCtEur en cette MaIson.

Une bâtisse vieillotte accolée au pignon sud du presbytère ; une porte massive et une grande baie au rez – de – chaussée ; à l'étage, deux petites fenêtres ouvertes à tous les vents : c'est Malakof qui, en 1868, servit de salle d'école et qui, aujourd'hui, abrite les ouvriers saisonniers de la ferme.

D'où vient ce nom à tout le moins bizarre ? L'on croit savoir que cinq de nos jeunes gens (Henry, Borgniet, Evrad, Dossogne, et Lannoy) ont pris du service dans les rangs de l'armée française commandée par le maréchal de France Mac- Mahon, pendant la guerre de Crimée en 1855.

Rentrés chez nous, la campagne terminée, ils ont donné le nom de Malakof à cette vieille demeure, en souvenir des assauts furieux qu'ils avaient livrés pour s'emparer de la tour Malakof, formidable bastion de Sébastopol sous les ordres du général Pélissier devenu plus tard duc de Malakof.

TOPONYMIE.

La toponymie relève de l'histoire locale dont elle est l'un des aspects.

Elle trouve donc tout naturellement place dans ces chroniques.

L'étude des archives paroissiales permet de constater que la plupart des lieux dits étaient d'un usage courant dès le XVI^e siècle. On trouve notamment dans les documents de cette époque les noms de Spésse (aujourd'hui spèche), Martinpré, les raux, le petit Breux, Sausis, fonds des bosquets, le stordoir, le trou des grises. Le Hurliget (hurlugeai) faisant partie de la juridiction de Thy – le Château. Ce n'est qu'en 1803, après le concordat passé en 1801, entre Napoléon et le Pape, que hurlugeai fut détaché de Thy – le – château et incorporé à la paroisse de Cour sur Heure. Bien des endroits du sol natal portent un nom. L'étymologie de ces noms atteste l'importance des défrichements qui ont été effectués chez nous. Grâce à ces noms, il est aisé de reconstituer beaucoup des anciens massifs de la région qui ont appartenu à la grande forêt charbonnière.

Il est évident qu'une grande partie de notre sol cultivé a été conquis sur les forêts. Parmi les noms qui rappellent la présence d'arbres, citons : le beau buisson, le cerisier, le saule, les raux (ce nom signifie bois, défrichement), le petit bois, le bis Madame, les sarts (c'est-à-dire lieu défriché ou se trouvait un bois, Martinsart ou le bois Martin, le bois Jacques le fonds des bosquets, les hayettes, du bas latin hagia qui signifie portion de forêt.

Ces noms peuvent aussi venir du nom de l'habitant. Ainsi, la ferme de Guemerée, propriété de l'abbaye de Lobbes, était habitée au XVII^e siècle par Gommery. Le trou des grises, appellation aujourd'hui disparue, se trouvait dans la carrière Auvray ; dans les siècles passés, vivait là, dans des cavernes naturelles, une petite communauté de religieuse portant une robe grise.

Les noms dits peuvent aussi tirer leur origine de la nature du sol ou du site. Citons : Breu ou Breucq qui signifie terre marécageuse : la presle ou la prée : du latin prata ou du roman prée qui toutes deux signifient prairie : le préat, diminutif de prée, donc petite prairie ; la rocaille, à cause de ses nombreuses roches schisteuses ; le dessus des courtils, ou jardins des colons, attachés à la villa romaine de Péruwelz ; les vaux, du latin vallum, en français le vallon ; martinpré ou le pré de martin ; le cul de sac ou terminus du chemin ; les minières ou l'on a extrait le minerai de fer ; la falise, du latin falisa qui signifie falais bon air, site très élevé de la commune, ou l'air est pure ; guemmerée, ferme dépendant de l'abbaye de Lobbes, habitée au XVII^e siècle par un nommé Gommery ; le stordoir, ou l'on trouvait un lavoir public habité en 1770 par Bernard Baussart ; la justice ou les seigneurs rendaient la justice ; le purgatoire, ou l'on faisait souffrir ceux qui avaient été condamnés à subir des châtiments corporels ; les fonds morteaux, ou l'on enterrait les morts et où l'on a découvert un champs important funéraires, remontant au temps de la domination romaine (actuellement Rogenée) .

DECOUVERTES ARCHEOLOGIQUES.

En 869, Cour sur Heure portait le nom de kurt ; il était une des nombreuses possessions de l'abbaye de Lobbes. Mais les découvertes qui ont été faites sur son territoire portent à croire qu'il était habité dès les premiers siècles du christianisme.

Vers 1904, lorsqu'on ouvrit la carrière de martinsart, plusieurs tombes formées de dalles de pierre brute furent mises à jour.

Une framée (long javelot) franque trouvée dans l'une de ces tombes et qui a été remise au musée archéologique de Charleroi., permet de faire remonter ces sépultures aux V et VI siècles. D'autre part, une vingtaine d'années plus tôt, sur le versant opposé, à l'endroit où se trouve la carrière du cul de sac, de nombreuses tombes semblables furent découvertes. Il y a lieu de croire qu'il s'agissait là d'un cimetière franc. Le mobilier funéraire comportait notamment des débris de poteries et d'objets divers dont une épée (tombe d'un homme libre) qui fut emportée par M. Boulefrôid curé de la paroisse.

Malheureusement, on n'a opéré aucune fouille systématique et tous les objets et ossements furent jetés dans la rivière ou dans les fours à chaux.

Vers 1910, Monsieur Baudouin, en creusant des tranchées dans son jardin pour y établir une carrière, a mis à jour plusieurs squelettes et un assez grand nombre de pièces de monnaies autrichiennes.

Beaucoup de ces mêmes pièces furent aussi trouvés dans les jardins avoisinants.

LE CHEMIN DE FER.

La société de chemin de fer d'entre Sambre et Meuse fut fondée en 1845.

Par convention du 27 mars 1845, la construction de notre chemin de fer fut adjugés à la société anglaise A. W. Richards & co. Il fut construit en 1846 et mis en exploitation en 1847.

La ligne Charleroi – Walcourt longue de 22 Km fut ouverte le 27 novembre 1848. Par convention du 10 février 1897 l'Etat belge a racheté toutes les lignes exploitées par l'administration du grand central, mais n'a exploité notre ligne pour son compte qu'à partir du 1^{er} juillet 1898. Dès le début, les voyageurs ne jouissaient pas du confort moderne. Il n'y avait que trois trains de voyageurs journallement dans chaque direction.

Les premières voitures étaient à claires voies et à ciel ouvert ; ce qui obligeait les voyageurs à se protéger contre la pluie et le soleil au moyen de parapluies. Par les froids rigoureux, on répandait sur le plancher une couche de foin ou de paille.

Ce chemin de fer est repris sur l'horaire officiel sous le n° 132.

Sur notre territoire, on compte trois passages à niveau dont deux sont gardés jour et nuit. La gare en pierre, qui a remplacé un baraquement en bois est l'une des plus belles de la ligne. L'abondance des trains et leur horaire profitent surtout aux étudiants et aux nombreux ouvriers qui se déplacent aisément pour se rendre à leur travail.

Au cours de la guerre 1914 – 18, les allemands en avaient fait une ligne stratégique de première importance, surtout durant la campagne de Verdun.

Et voici une petite histoire locale authentique. Lors des travaux de construction de la ligne, un jeune homme de chez nous, âgé d'une quinzaine d'années, et qui jusqu'alors avait gardé les moutons, s'engagea pour porter la chaîne d'arpenteur avec les ingénieurs.

Un jour, il assista à une discussion entre les ingénieurs au sujet d'un pont à jeter sur la Sambre. Notre jeune homme osa soumettre aux ingénieurs le projet que lui – même avait conçu. Son projet fut accepté. Dès lors, le jeune homme monta... monta jusqu'à devenir M. Charles Squilbin, directeur du Grand Central. A sa mort, survenue en 1898, à Anvers, les journaux belges publièrent en manchette des articles les plus élogieux sur la compétence du berger devenu ingénieur.

LES CARRIERES.

Nous ne reviendrons plus sur l'origine des roches calcaires de notre commune. Nous ferons aujourd'hui l'historique de nos carrières.

Il y a ¾ de siècle, les deux premières carrières s'ouvrirent l'une au lieu dénommé depuis lors 'les carrières', l'autre, au cul de sac. Ce qui reste de cette dernière ? Des rochers hauts comme le clocher de l'église et, en contre bas, les vestiges d'un four à chaux en partie recouvert de lierre et de lianes. Dans le même temps, une autre carrière fut ouverte sur place. De celle – ci, il ne subsiste qu'une falaise verticale (du haut de laquelle on gagne le vestige) et un amas de pierre éboulées et de terre où se trouvait le four à chaux. Vers 1875, on s'attaqua au flanc de la colline sur la rive droite de l'eau d'Heure. La carrière de la falaise était née. Bientôt ce fut la ruée le long du chemin du fond des bosquets où nous avons connu pas moins de cinq carrières. Plus tard, ce fut la carrière de Martinsart et quelques années après, Monsieur Baudouin exploitait le terrain joignant son habitation. Une activité fébrile régnait sur tous les chantiers. Pour la commune une ère de prospérité. Les carrières occupaient une centaine d'ouvriers. Patrons et ouvriers gagnaient largement leur vie.

C'était l'aisance dans tous les foyers. Oui, ils gagnaient leur vie mais combien ils peinaient dur les 'rocteux' agrippés à la roche, suspendue à 10, 15 et 20 mètres de hauteur. Dans cette position dangereuse, ils cognaient à tour de bras, de gros coups de masse pesant jusqu'à 10 kg pour forer des trous dans les bancs de pierre, jusqu'à la faille qu'ils remplissaient ensuite d'explosifs (le revolver à air comprimé n'existait pas encore). Ils étaient astreints à ces prestations éreintantes de 6 h du matin à 7 h du soir. Pour chaque wagonnet de pierres qu'ils présentaient, ils recevaient une médaille représentant une valeur de 0,9fr, 1 fr ou 1fr25.

Cette industrie décrut après la guerre 1914 – 18. La chaux de Cour sur Heure fut remplacée par la chaux en poudre de Tournai et par le ciment. Il ne reste plus aujourd'hui qu'une seule carrière en activité.

Elle est exploitée par M. Dupuis qui eut l'heureuse initiative de concasser les pierres et de les transformer en graviers de différents calibres pour l'empierrement des routes et la fabrication du béton. La carrière de la Falaise vient d'être remise en état d'exploitation.

Souhaitons une nouvelle période de prospérité pour le bien – être de notre bonne population.

L'histoire de nos carrières serait incomplète si nous ne mentionnions pas la fête de st Barbe, le 4 décembre. La veille, dès la reprise du travail de l'après – midi, on préparait les 'pétards', on se mettait un petit verre dans le nez, et bientôt, dans toutes les carrières, se répondant comme écho, les détonations déchiraient l'air.

Un brin de toilette et l'on se rendait chacun chez son patron.

On offrait des fleurs, un cadeau, on lisait un discours de circonstance. Ensuite on se mettait à table et l'on mangeait, et l'on trinquait, et l'on chantait jusqu'aux petites heures. Le lendemain à 9 heures, tout le monde était au poste pour la messe chantée en l'honneur de St Barbe. Et puis, c'était la visite des cafés et chacun, un peu plus bavard que de coutume s'en retournait à son logis ou la ménagère avait mis la poule au feu.

L'EAU D'HEURE.

L'eau d'heure prend ses sources dans les bois de Cerfontaine.

Les anciens la nommaient Edera. Etymologiquement, ce nom peut signifier eau d'hydre, c'est - a –dire, eau des marais. Et de fait, la Presle et le Breux sont encore des marécages couverts d'ajoncs et d'autres plantes aquatiques ou l'on risque de s'enliser. Lorsque la rivière entre chez nous, elle est déjà grossie des eaux de plusieurs ruisselets. Sur notre territoire, elle reçoit le Ry du Tordoir ; elle va finalement se jeter dans la Sambre à Marchiennes – au – pont. Elle nous arrive de Berzée, calme, tout à son aise. Près du pont de la ferme, elle se heurte à un barrage ou, par un bief, elle faisait tourner les roues d'un moulin. A sa sortie du pont, ainsi que près du pont de la gare, les eaux viennent se casser sur des pierres amoncelées qui forment des gués . Mais n'allez pas croire que l'on puisse sans danger s'aventurer dans tous les endroits. Les eaux tranquilles recèlent des gouffres profonds ou plusieurs imprudents ont trouvé la mort. Ce qui caractérise l'Eau d'Heure chez nous, ce sont les méandres nombreux qu'elle décrit dans la vallée. Pourquoi ce cours endoyant, capricieux sous les buissons d'aulnes et de saules ?

C'est un drame intime qui se déroule inlassablement à chaque instant dans le secret des eaux.

Les eaux descendent toujours en pente ; s'il le faut, elles se créent une voie d'écoulement en grignotant les parties les plus tendres des roches qu'elles rencontrent. Lorsque le courant est rapide comme chez nous, elles vont se briser dans des coudes contre la berge concave qu'elles entament chaque jour davantage. Par contre, elles ralentissent leur cours vers la rive opposée (convexe) et y déposent les matières solides qu'elles tiennent en suspension. C'est ainsi que sans relâche s'accomplit le travail d'érosion. L'on comprend les milliers et les milliers d'années qu'il leur a fallu pour creuser ces sillons tourmentés qui donnent à la rivière son aspect pittoresque.

Nous avons déjà dit que le hurlugeai faisait partie de la juridiction de Thy-le-Château. Le cours de l'Eau d'Heure faisait la démonstration entre les deux territoires.

Pour conduire la guerre qu'il avait déclarée à la Hollande, le roi Louis XIV avait confié le commandement des armées du nord au maréchal de France, Luxembourg. Celui-ci ayant appris que le prince d'Orange avait investi Charleroi, passa la Sambre. Parvenu à Beaumont, il fit un coude, passa l'Eau d'Heure le 6 août 1677 et prit la direction de Charleroi. Le prince d'Orange s'empessa de fuir. Et voici une légende mythologique : l'on sait que les communes riveraines de l'Eau d'Heure, chaque fête populaire se termine par la danse caractéristique des sept sauts à laquelle prennent part les vieux comme les jeunes. Il est permis de croire que cette coutume très ancienne a des attaches à une croyance aux dieux païens de l'antiquité. Aux sons éclatants des cuivres, se mêlent les cris et les chants des danseurs. Les gestes qui accompagnent les incantations aux divinités rappelleraient les ponts nombreux jetés sur la rivière.

PROFESSIONS DISPARUES.

Aux XVII et XVIII siècles, des ouvriers de Cour sur Heure étaient passés maîtres dans l'art si délicat de la sculpture de bois. On leur doit les boiseries de l'église ainsi que les cheminées et les buffets de l'ancienne et de la nouvelle cure. Plusieurs églises de nos environs ont fait appel à leur savoir pour leur mobilier. Plus tard, lorsque les carrières ont livré leurs produits, chaque carrier s'est fait tailleur de pierres. La cour ou la façade de chaque maison est devenue un petit chantier ou, la journée terminée, on taillait les moellons, les rouleaux, les seuils et les linteaux. Dans le même temps, on trouvait des sabotiers dans tous les coins du village.

L'on vit également de nombreuses petites forges où hommes et femmes rivalisaient pour fabriquer des clous de toutes formes, mais surtout des 'bossettes' pour les souliers de travail. Il n'étaient pas jusqu'à

l'instituteur qui ne fût cloutier durant les mois d'été lorsque ses élèves faisaient tous l'école buissonnière. Ils gagnaient à ce travail 2,50 Frs par jours.

Savez-vous pourquoi tel terrain vallonné de chez nous s'appelle les minières ? C'est parce que l'on y a extrait du minerai de fer. Ce ne fut pas la période la plus facile pour nos ouvriers. Le 'tireux de mines' creusaient dans l'argile gluante des galeries pour y chercher le minerai. Des minières, hommes et femmes transportaient à la brouette des charges écrasantes jusqu'à la rivière ou les femmes lavaient ces pierres ferrugineuses pour les débarrasser de leur gangue de terre.

Cette exploitation a été abandonnée à cause de la teneur trop faible en fer. Fermé l'ouvroir du charron à Malakof ou l'on allait s'approvisionner de copeaux pour la flambée. Abandonnée la forge ou tôt et tard à la clarté d'une lampe fumeuse, le maréchal-ferrant faisait résonner le marteau sur l'enclume d'où giclaient des milliers d'étincelles.

SUPERSTITIONS OU LEGENDES ?

Il y a cinquante ans, à l'entrée du village, on eût pu placer un écriteau ainsi conçu : ' Ici, c'est le royaume de la superstition.' Rare en effet étaient les foyers qui n'étaient pas contaminés par ces ridicules aberrations. Les cartomanciennes, les diseuses de bonne aventure et les vendeurs d'horoscope avaient ici une clientèle nombreuse et fidèle. Voici quelques exemples entre beaucoup d'autres. Les vieilles femmes aux yeux rouges étaient des sorcières malfaisantes dont la seule vue inspirait l'aversion et la crainte. On s'en détournait, on les évitait ; ordre formel était donné aux enfants de s'enfuir à leur approche et surtout de refuser tout petit cadeau qu'elles auraient pu leur offrir. Si, par une nuit de clarté lunaire, un hibou venait se poser sur le toit d'une maison en déchirant le calme par son hululement lugubre, c'était le présage certain d'un décès prochain dans cette maison. C'était aussi l'annonce d'un autre décès dans le voisinage, si un mort passait un dimanche au lit. Enterrer quelqu'un le vendredi c'était s'exposer à de grandes calamités.

La tourelle de droite du château, dénommée la tour des revenants, abritait des fantômes qui sortaient la nuit. Un bon vieux avait trouvé deux pièces de un franc contre une grosse pierre au fond des bosquets. Naturellement il les ramassa ; mais ayant remarqué que l'on avait une croix sur ces pièces, il s'empressa de les remettre près de la pierre parce que ces pièces ensorcelées auraient pu lui procurer des ennuis d'ordre financiers. Et cette femme qui faisait bouillir sa viande dans laquelle avait piqué des aiguilles pour découvrir la personne que la ' tchouquait'. Et le fameux tirage au sort, ce qu'il hantait l'esprit des parents et des conscrits ! La nuit qui précédait le jour tant appréhendé, en grand secret, on appelait l'homme qui avait le pouvoir magique de faire tirer un bon numéro. Là, dans une chambre bien close, l'homme que nous appellerons Djean se livrait à ses passe mystérieuses en prononçant des paroles cabalistiques. Si le conscrit prenait un bon numéro, c'était grâce à l'intervention de Djean. Si au contraire, le jeune homme avait tiré un mauvais numéro, c'est qu'il n'avait pas suivi les conseils du magicien ; à moins toutefois que la première personne qu'il avait rencontré le conscrit, ne fut une femme qui avait détruit le pouvoir de Djean ! Et oui ! Mesdames, il paraît que toutes les filles d'Eve, en cette circonstance étaient des messagères de malheur.

Je pourrais en citer bien d'autre. Mais en voilà assez pour faire comprendre dans quelle ambiance on vivait à Cour il y a un demi siècle. Ne nous hâtons pas de jeter la pierre à ces superstitieux. C'était de braves gens qui tant de fois, au coin du feu, à l'ombre dansante d'une lumière avare, avaient entendu des contes fantastiques qu'ils créaient et vivaient eux-mêmes.

UN ROMAN.

Il existe un livre sur Cour sur Heure dont on ne connaît plus qu'un seul exemplaire. C'est Monsieur L. Meunier qui, il y a une cinquantaine d'années en a fait don aux archives paroissiales de la commune. J'ai l'ai lu pour vous. Je suis persuadé que vous lirez avec intérêt le résumé succinct que voici : Le titre de l'ouvrage ? Marie. L'auteur J. B Horremeans de Ham sur Heure. Ce livre de 300 pages a été édité en 1843 chez vanackere à Lille. L'auteur a dédié son ouvrage à sa bonne mère Elisabeth Remy.

L'action se passe sous la domination autrichienne. Marie, l'héroïne du roman avait 16 ans. Elle habitait avec son père le comte Maximilien delthem, grand favori à la cour des princes Evêques de Liège et ami personnel de l'empereur Joseph II.

A cause de son ambition, le comte était tombé en disgrâce et avait été condamné à venir vivre en exil au château de Cour sur Heure.

La jeune comtesse Marie suivit son père en exil. Les habitants l'appelaient la fille du château et parfois l'ange de Cour à cause de son inépuisable charité. Elle prodiguait ses soins aux malheureux qui, en retour, lui acquirent l'affection et la vénération de tout le village. Souvent, elle réunissait les jeunes filles pour prier à la chapelle du roc (probablement la chapelle de st Joseph).

Ayant appris que l'empereur devait se rendre à Charleroi, elle résolut d'aller plaider elle-même la cause de son père. Emu d'une aussi grande piété filiale, l'Empereur conseilla à la comtesse de se rendre personnellement chez le prince Evêque de Liège. Elle y fut reçue avec son amie Sophie, fille du marquis de Remsberg.

Le pardon fut accordé et le père fut autorisé à rentrer à la cour du prince. La lecture de ce livre d'un style dépouillé de toute recherche littéraire, plairait sûrement à nos jeunes filles modernes non seulement pour la simplicité, mais aussi à cause de ses sentiments élevés qui font la grandeur et la noblesse de la comtesse Marie : l'Ange de Cour.